

qui sont en un rapport in-
tel que les creux de l'un conviennent
avec les pleins de l'autre et réciproquement,
s'unissent de manière on ne peut plus solide.

Et il arrive aussi que certains, emmêlés
comme par des crochets et des petits anneaux,
puissent, du coup, rester l'un à l'autre attachés ;
cette pierre et le fer sont plutôt dans ce cas.

1090

Maintenant, la raison causant la maladie,
la source d'où soudain une force morbide
peut surgir, et souffler le désastre et la mort
parmi le genre humain et les troupeaux de bêtes,
je m'en vais l'expliquer¹. Il y a, tout d'abord,
ainsi que je l'ai dit, un grand nombre de choses
dont les semences sont, pour nous, vivifiantes ;
mais il faut bien aussi qu'en volent quantité
qui portent, à rebours, la maladie, la mort.

Et c'est quand le hasard les fait se rassembler,
lorsque le ciel en est totalement troublé,
que l'air devient morbide. Et cette pestilence,
cette force qui est celle des maladies,
tout entière survient, soit de l'extérieur²,
comme nues et brouillards arrivent dans le ciel,

1100

par en haut, ou sinon, et c'est souvent le cas,
elle naît et surgit de la terre elle-même
quand, frappée de soleils et de pluies excessifs,
humide, elle se met à pourrir et puer.

1. Les épidémies sont les derniers des *mirabilia*, les faits extraordinaires passés en revue par Lucrèce. Sa source, suggère Robin, pourrait être le traité hippocratique *Sur les eaux, les airs, les lieux*. 2. *Extrinsecus* peut référer à des régions extérieures (ce que pourrait confirmer le passage qui suit) ou à l'extérieur du monde (hypothèse qu'appuient les vers 955-958 un peu plus haut). Voir J. Kany-Turpin, « Cosmos ouvert et épidémies mortelles dans le *De rerum natura* », *Lucretius and his Intellectual Background*, Amsterdam, 1997.

De la nature
Ne vois-tu pas aussi la nouveauté du ciel
et des eaux éprouver, dès l'arrivée, tous ceux
qui vont loin de chez eux et loin de leur patrie,
parce que, justement, le désaccord est grand
entre ici et là-bas ? Car quelle différence
n'est-il, à notre estime, entre le ciel breton
et celui de l'Égypte, en cet endroit du monde
où claudique son axe ! et quelle différence
entre le ciel du Pont et celui qui s'étend
de Gadès jusqu'aux Noirs, peuples au teint brûlé ! !

1110 Nous voyons, d'une part, que ces quatre climats
qui s'opposent entre eux se trouvent répartis
aux quatre coins du ciel et sis aux quatre vents ;
et l'on voit, d'autre part, que, de leurs habitants,
la couleur et l'aspect diffèrent largement,
et que chaque peuplade a son mal spécifique.
C'est l'éléphantiasis, qui naît aux bords du Nil
au centre de l'Égypte, et nulle part ailleurs.
En Attique, ce sont les pieds qui sont touchés,
en Achaïe les yeux. Et donc, selon les lieux,
c'est tel membre ou tel autre et c'est telle partie
qui seront attaqués : et c'est la différence
des airs qui fait cela. Par conséquent, pour peu
que vienne à s'ébranler un ciel qui par hasard
1120 nous est un étranger, et qu'un air ennemi
insidieusement commence à se glisser,
alors, comme les nues et comme les brouillards,
il rampe lentement, et partout où il passe,
il impose désordre et bouleversement.
Ce qui se passe aussi, quand enfin il arrive
à notre propre ciel, c'est qu'il va le corrompre
et, à l'instar de lui, en faire un étranger.
Et c'est donc, d'un seul coup, toute une pestilence,
un désastre nouveau qui s'abat sur les eaux
ou qui va se fixer dessus les moissons mêmes

1. Allusion à l'inclinaison de l'axe terrestre. Les quatre contrées mentionnées symbolisent les quatre points cardinaux, et les quatre vents qui leur sont liés.

ou d'autres aliments des hommes et des bêtes,
ou qui même demeure en suspens dans les airs ;
et quand, en respirant, nous puisons dans ces airs
1130 qui en sont mélangés, notre corps, forcément,
doit absorber aussi de cette pestilence.

C'est de cette façon aussi que vient aux bœufs
souvent la pestilence, et que soudainement
les bêlants indolents prennent la maladie.

Et puis, que ce soit nous, en nous changeant de ciel,
qui allions en des lieux qui nous sont ennemis,
ou que ce soit, d'en haut, la nature, à l'inverse,
qui nous apporte un ciel corrompu ou encore
une chose étrangère à nos us et coutumes
qui peut nous attaquer aussitôt arrivée,
cela ne fait, au vrai, aucune différence.

C'est cette raison-là causant les maladies,
c'est un souffle de mort, qui fit, un jour, funestes
les champs aux alentours de la ville d'Athènes,
1140 qui vida les chemins et fit à la cité
saignée de citoyens¹. Oui, ce souffle était né
au fin fond de l'Égypte, et de là il s'en vint,
traversant beaucoup d'air et de plaines flottantes,
pour finir par tomber sur tous les Athéniens.
Alors, par bataillons, ils se virent livrés
au mal et à la mort². D'abord, c'était la tête
qu'ils portaient toute en feu, ardente, les deux yeux
emplis d'un rouge éclat qui venait y monter.

1. La description de la peste d'Athènes est imitée de Thucydide, II, 48, avec de notables variantes. Elle illustre la théorie des épidémies qui vient d'être esquissée : la peste est un nuage qui décompose les corps. Outre le sens physique général que prend cette décomposition si on la rapproche des conjonctions fécondes initiées par Vénus au début du poème, la signification éthique de la catastrophe ne fait guère de doute. Cf. Diogène d'Énoanda, fr. 3, IV, *op. cit.* p. 24 : « ...comme en temps de peste, la plupart sont malades en commun de fausses opinions sur les choses ». Voir à ce sujet J. Salem, *La mort n'est rien pour nous. Lucrèce et l'éthique*, *op. cit.*, p. 240-244. 2. La nature exacte de la maladie en cause n'est pas claire, car « peste » est un terme générique pour les épidémies. Certains éléments de la description lucrétienne évoquent le choléra.